

SANG ET LARMES

« *Nous pouvons regarder la mort en face ; mais sachant , comme quelques uns d'entre nous le savent aujourd'hui, ce qu'est la vie humaine, qui pourrait sans frissonner (en supposant qu'il en fût averti) regarder en face l'heure de sa naissance ?* »¹

Dans cet article je vais enfoncer des portes ouvertes, je vais dire ce que tout le monde sait : il y a des accidents naturels et des accidents culturels. Les premiers ne dépendent pas des hommes : les éruptions de volcans, les tremblements de terre, les tsunamis, les cyclones, la foudre, les feux de brousse... la maladie, le vieillissement. Ils font peur, comme tout ce qui nous détruit, nous, nos proches et notre environnement. Les accidents que je dis culturels, pour reprendre la distinction familière aux anthropologues, entre nature et culture, sont ceux qui ont pour cause des décisions et des actes humains. Ils font peur aussi. Certains hommes projettent et réalisent des massacres dans le but de terroriser. C'est du terrorisme, au sens propre du mot. D'autres pratiquent la violence innocemment, sans intention de nuire, comme ceux qui tuent sur les routes alors qu'ils n'ont pour projet que de se déplacer, mais sans que l'on sache pourquoi, malgré les tentatives d'explications des psychologues, au volant, sur la route, ils perdent la raison. D'autres sévissent dans leur famille. D'autres lèvent des armées et envahissent des pays voisins. Ces catastrophes culturelles ont toutes les mêmes résultats : morts, voire génocides, blessures, handicaps à vie, toutes les formes de misères et encagent la conscience des hommes dans l'appréhension inamissible des périls imminents.

C'est bien là qu'apparaît la stupidité de la merveilleuse intelligence humaine. Que serait la vie des hommes s'ils ne dépensaient pas tant d'énergie à s'entredétruire ?

Le terrorisme islamiste

Qu'est-ce qui actuellement effraie le plus notre population ? Par *notre population* j'entends les Français et les Européens. C'est d'abord le terrorisme djihadiste, si j'en crois nos médias si attentifs aux émotions de masse et si empressés à fabriquer de l'émotion. Les chaînes d'informations de la télévision tournent les images en boucles lorsqu'un attentat se produit ; les radios, les journaux T.V., internet, et papier diffusent ces événements à la une. Et le peuple réagit. On se rassemble pour porter le deuil en masse ; les autorités se montrent sur place pour affirmer leur empathie avec les victimes et les proches ; on fleurit plus que n'importe quelle tombe les lieux des meurtres ; on propose des soutiens psychologiques. Et on commémore : on célèbre les anniversaires ; on écrit des livres, livres à portée psychosociologique ou témoignages de rescapés ; on crée des associations pour aider les survivants à reprendre leur existence ou pour agir contre la radicalisation. L'état d'urgence, les forces policières déployées pour appréhender les coupables et leurs complices, les moyens techniques utilisés pour repérer les individus susceptibles de passer à l'acte, les précautions prises pour protéger la population lorsqu'elle s'expose à l'occasion de fêtes, de foires, de brocantes

¹ Baudelaire in Les paradis artificiels, citation de De Quincey.

ou de tout autre espèce de rassemblements, tout cela nous montre l'importance que prend en France, en Europe et dans le monde ce genre de terrorisme.

Et tout cela est parfaitement justifié compte tenu du nombre de morts et de blessés, victimes des attentats islamistes. Tout le monde reconnaît que c'est un fléau insupportable dont notre société doit absolument se débarrasser.

Ce terrorisme est celui qui nous effraie le plus parce qu'il est nouveau et surtout parce qu'il s'attaque à ce que nous avons de plus précieux : nos personnes, nos enfants, nos proches. Il ne vise pas un ennemi en armes, il peut frapper, comme au hasard, n'importe lequel d'entre nous.

Il s'en prend à notre mode de vie : les spectacles que nous aimons, comme au Bataclan, il surgit au milieu de nos convivialités, dans les cafés, sur leurs terrasses, dans les restaurants, ces lieux où nous goûtons la paix, il choisit des symboles pour affirmer sa volonté de détruire nos valeurs : le 14 juillet à Nice, Charlie Hebdo particulièrement emblématique de la liberté de la presse et de la laïcité. Contre nos valeurs républicaines encore, incompatibles avec l'antisémitisme, il massacre dans une école juive ou dans un supermarché qui vend de la nourriture cashère, ou dans le Musée juif de Belgique.

Ce terrorisme est le plus efficace parce que nous ne le maîtrisons pas. Nous savons qu'il y aura d'autres attentats et nous ne savons pas où ni jusqu'où cela ira. Les forces publiques nous semblent dépassées malgré des moyens importants déployés. Elles nous font l'impression de courir derrière plutôt que d'anticiper. Nous ne le maîtrisons pas, ce terrorisme, surtout parce que nous nous sentons incapables d'empêcher nos jeunes de se radicaliser.

Il est d'autant plus effrayant qu'il nous apparaît comme un phénomène religieux nouveau et étranger. Cela ne ressemble pas aux musulmans que nous connaissons. Quant au terrorisme chrétien (l'Inquisition, la Saint Barthélémy, les dragonades...) nous n'en connaissons que les pages de nos livres d'histoire. On s'indigne en les lisant mais nous lisons sans peur. Le plus effrayant c'est que les tueurs de ce djihad, dans nos rues, dans nos maisons, dans nos salles de spectacles, sur nos stades, dans nos églises, sont des jeunes de chez nous, et pas toujours de nos banlieues. Comme le virus d'un cancer la folie du meurtre se développe dans notre société, s'empare de notre sang, de nos enfants et quand le mal est diagnostiqué il est trop tard pour l'éradiquer. L'épidémie dirigée à distance se répand et nous ne savons ni la guérir ni la prévenir.

Il existe d'autres formes de terrorismes dans notre société, vécues avec beaucoup moins de bruits médiatiques et d'émotions.

Le terrorisme des violences routières

Les victimes des accidents de la route sont beaucoup plus nombreuses que celles du terrorisme islamiste. Une vie détruite prématurément est toujours une vie détruite, un handicap est toujours une vie difficile à vivre, les enfants, les parents, les proches souffrent autant de l'accident survenu à l'un des leurs, quelle qu'en soit la cause.

Peut-on parler de terrorisme ? J'en suis persuadé.

Les années les pires furent les décennies 60 – 70 du siècle dernier. Les années de la folie voiture. Les modèles haut de gamme atteignaient des vitesses approchant les 200 km / heure. A cette époque la voiture commença à devenir un véhicule populaire. Pour les clients plus modestes (même si beaucoup d'ouvriers se contentaient d'occasions peu rassurantes), les firmes fabriquaient des véhicules à meilleur marché, mais parfois d'une sécurité contestable. Les vitesses étaient peu limitées et la fierté des conducteurs était de rouler vite, sans tenir aucun compte du niveau de leur sportivité. C'était la honte pour un bon père de famille de se faire doubler en présence de ses enfants sur la route des vacances. Les garçons étaient fiers de leur papa, le meilleur de tous les conducteurs, et ils vantaient les performances de la voiture de la famille. Et en vain femmes et filles

essayaient de calmer l'ardeur chevaleresque de leurs mâles. Avec quelle angoisse les mères voyaient leurs fils parvenir à l'âge du permis de conduire ! Que dis-je, il y avait auparavant l'âge du solex et de la mobylette. Les bons – à peu près tous se croyaient le meilleur – les bons conducteurs n'hésitaient pas à rouler à 160 km/heure (vitesse vantée par les publicités de la DS 19) sur les routes qui sont maintenant limitées à 80. En 1970 je travaillais à Soissons tout en continuant à étudier à Paris. Je faisais un aller et retour deux fois par semaine. A chaque voyage ou presque, je voyais un accident. Des corps étendus, du sang, des ambulances et les pompiers. Partir en voiture, c'était risquer de ne pas revenir vivant ou entier. Quand on réussissait à se rendre à bon port il était bien sûr indispensable de téléphoner aux siens pour dire que l'on était bien arrivé.

Et maintenant la route tue-t-elle encore ?

Mais ce n'est pas la route qui tue. Euphémisme pudique qui évite de désigner les responsables. Les meurtriers sont ceux qui pratiquent les violences routières. « Le code de la route, ça ne sert à rien. Moi je ne respecte que les lignes continues et les feux rouges. » Citation à la lettre d'une collègue de ces années mortelles. Et encore, sans doute parce que les femmes sont plus prudentes, elle s'arrêtait aux feux rouges et ne dépassait pas où c'était interdit. Il y a sans doute pire.

Des gens meurent sur les routes ou restent handicapés à vie. La route fait peur. Les violences routières sont une forme de terrorisme.

Un terrorisme international, comme la voiture automobile, un terrorisme bien pratiqué chez nous. Il y a certainement des pays où les conducteurs sont moins meurtriers.

Si j'ai évoqué le passé, c'est pour montrer que ce qui a pu paraître comme une folie meurtrière de l'automobiliste diminue. La mentalité des conducteurs a changé : on peut hésiter à une intersection ou respecter une limitation de vitesse sans se faire insulter (quoique ce ne soit pas toujours vrai). J'ai entendu des jeunes reprocher à leur père d'avoir dépassé la vitesse autorisée. De plus les véhicules sont plus sûrs, les voies de circulation, routes, autoroutes, intersections, ronds-points, ont été aménagés, la vitesse limitée. Il y a donc des progrès.

Et les progrès chiffrés sont considérables :

1972	18034	morts sur les routes de France,
2017	3469	
2018	3427	

Mais il y a toujours des victimes.

Ce terrorisme de chez nous, il nous revient à nous, législateurs, citoyens et conducteurs, de l'éradiquer. Nous connaissons les moyens de le maîtriser puisque nous l'avons réduit. Mais il reste beaucoup à faire. Un seul mort, un seul blessé sont de trop.

Le terrorisme domestique

A Rome, en des temps légendaires plutôt qu'historiques, la famille Horace compte trois garçons, des jumeaux, et une fille. Ils sont devenus des jeunes gens. A Albe les Curiace ont trois fils, des jumeaux, et une fille, du même âge que les Horaces. Les deux familles sont amies. Elles ont même renforcé leur amitié par des mariages : Sabine la fille Curiace a épousé un Horace et, Camille, fille des Horace est fiancée à un des Curiaces. Les cités sont très liées puisque Rome a été fondée par des Albains qui émigrèrent quand Albe fut devenue surpeuplée. Cependant une guerre éclate. Les jeunes Horaces et les jeunes Curiaces se trouvent donc ennemis sur le champ de bataille. Mais, les chefs, conscients qu'il serait inhumain de faire combattre des adversaires si proches parents, conviennent de désengager les armées. On choisit trois champions dans chaque camp. Les trois vainqueurs gagneront la tutelle de leur patrie sur la cité vaincue. Les Albains choisissent les trois Curiaces, les Romains les trois Horaces. Très rapidement deux Horaces sont tués et les trois Curiaces blessés. Le survivant des Horaces, le mari de Sabine, est indemne. Mais il s'enfuit. Son père à Rome apprenant la nouvelle fait le serment de mettre son fils à mort. Mais le messager a quitté l'aire du combat trop précipitamment et n'a pas tout vu. Horace avait fui par ruse : ses

adversaires, inégalement blessés, couraient à vitesse inégale. Les trois Curiaces, redoutables ensemble, se trouvèrent séparés. Horace les tua plus facilement. Le vieil Horace s'est déjà réjoui de la gloire de ses deux fils morts au champ d'honneur. C'est avec une joie débordante qu'il reçoit son fils victorieux. Mais Camille, la fiancée de Curiace, quand son frère, affolé de gloire, lui enjoint de cesser de pleurer son fiancé et de ne penser qu'aux lauriers du vainqueur, maudit Rome. Le frère tue sa sœur. Le vieil Horace hésite à châtier son héros de fils. Mais il réalise qu'il avait quatre enfants au début de cette journée ; il évite de mettre à mort de ses propres mains le fils qui lui reste et le confie à la justice du roi.

Voilà l'histoire² que le grand Corneille a puisé dans Tite-live et qu'il développe en une pièce de théâtre des plus célèbres du répertoire. On y voit la tradition d'un mythe de l'honneur. Corneille montre bien la barbarie d'un père stupidement pointilleux sur ce point. De fait dans les premières années de Rome le régime était encore patriarcal et les pères, affermis par leur fonction de prêtre, jouissaient d'un pouvoir sur tous les membres de leur famille, femme, enfants, esclaves, qui échappaient à toute législation de l'état. Heureusement le droit a évolué. De nos jours les parents sont responsables devant la justice de leur pays de leur comportement à l'égard de leurs enfants et notamment des châtiments qu'ils leur infligent. Néanmoins les faits divers de la presse nous racontent des actes de sauvagerie pas moins stupéfiants que la folie meurtrière du vieil Horace. Les exemples ne manquent pas.

Une autre forme de terrorisme domestique agit sur les esprits plutôt que sur les corps.

Une tradition théâtrale issue de la « *nea comoedia* » grecque, transmise par les latins Plaute et Térence, brillamment relayée par Shakespeare, Molière ou Baumarchais nous montre des jeunes gens contraints de se marier conformément au bon vouloir du père. Dans la bourgeoisie le père n'entend que sa cupidité, ses arguments sont des calculs, ses affections s'attachent avant tout à sa fortune. Les rois, les princes et les autres nobles de l'ancien régime ont des motivations analogues avec cette précision que les négociations matrimoniales portent essentiellement sur l'obtention de pays, de provinces ou de territoires d'une dimension adaptée à la noblesse de chacun.

Oublions les rois et les princes. Nous savons qu'au XIX^e siècle encore, les mariages dans les familles fortunées devaient être une bonne affaire. Et maintenant ? Je n'ai pas les ouvertures dans les millieux concernés qui me permettraient de trouver des arguments en la matière, mais j'ai du mal à croire que les ploutocrates contemporains verraient d'un œil approbateur leurs enfants convoler avec le bénéficiaire d'un chétif C.D.D. ou d'un R.S.A. Vingt-cinq siècles de représentations sur des théâtres de toute sorte ont-ils fait admettre qu'il est cruel de contraindre les enfants à se marier pour eux et non pour leurs parents ?

Enfin, dans les familles, comme dans toute société, le vice s'exerce. Les hommes sont faibles. Et les hommes au masculin se trouvent très chanceux de pouvoir abuser de leur force pour satisfaire leurs pulsions perverses. Les familles sont des lieux de délits où il est toujours difficile d'avoir recours à la justice pour les sanctionner. Les sentiments s'en mêlent et compliquent tout. Il est facile aux hommes de s'imposer par la violence. Les enfants par peur des représailles n'osent pas se plaindre et souvent seules les marques des coups révèlent à l'extérieur les brutalités dont ils sont victimes. Les épouses ne portent pas plainte parce qu'elles aiment encore leur mari ou par peur des représailles. Elles ne savent pas si elles seront protégées, une fois l'action judiciaire engagée. Et lorsqu'il aura purgé sa peine, qu'advient-il ? Dans les familles sévissent des prédateurs sexuels. Ils bénéficient de protections particulièrement efficaces. La première est la peur de la rumeur. La famille craint la mauvaise réputation, alors on ne dit rien ou on fait semblant de ne rien savoir. La seconde est leur hypocrisie bien entraînée : ils se forgent une apparence au-delà de tout soupçon. Ce sont des membres de la famille qui n'ont de secrets pour personne ou des amis de longue date. Ils sont tranquilles, on ne croira pas les victimes, surtout si ce sont des enfants que la menace

2 Pour l'accord au pluriel des noms de famille *Horace* et *Curiace* je me suis conformé au Bon usage de Grevisse.

convaincra facilement de ne rien dire et que, s'ils parlaient, on accusera de mensonge sans se compromettre.

Le terrorisme domestique est des pire. Il s'installe dans le plus intime de l'existence. Il n'y a pas de refuge au-delà de la famille. La terreur adhère sans relâche au coeur de la victime.

Le terrorisme de la cupidité

Le terrorisme de la cupidité s'exerce sous deux formes : le terrorisme économique et le nationalisme.

1) Le terrorisme économique.

Des immeubles qui s'écroulent sur leurs occupants parce que les propriétaires ne veulent pas faire les dépenses que nécessitent leur entretien.

Régulièrement des S.D.F. meurent dans la rue ; les médias ne nous en parlent que l'hiver lorsque le froid tue en série. La vie sans domicile est en soi si terrible que la perspective effraie tous ceux qu'elle menace, particulièrement les futures victimes de plans sociaux.

Des maisons de retraite qui ne sont pas équipées pour protéger leurs pensionnaires de la canicule.

Des malades ou des accidentés qui meurent sur un brancard au service des urgences parce que l'hôpital n'a pas le personnel suffisant pour les prendre en charge rapidement. Des infections nosocomiales parce que l'on a pas fait les dépenses nécessitées par les précautions indispensables.

Des accidents du travail parce que des entreprises refusent les dépenses nécessaires à la sécurité de leurs ouvriers. Des cancers par manque de protection du personnel exposé à des produits toxiques.

Des patients tués ou handicapés parce que des laboratoires pharmaceutiques ont mis en vente à la suite de tests frauduleux leur marchandise dont ils connaissaient la nocivité. Des ruptures de stocks de médicaments, dont la privation peut être mortelle, parce que les excipients sont fabriqués à l'étranger, et ne sont pas livrés à temps.

Des prothèses cancérogènes.

Des recherches qui stagnent faute de moyens. On a même vu des administrateurs d'associations détourner à leur profit personnel des fonds acquis grâce à la charité publique.

Des accidents causés par le mauvais entretien des routes.

La misère vécue par des salariés ou de petits entrepreneurs qui ne sont pas assez rémunérés pour se nourrir, se loger, se chauffer, se soigner. Ceux qui ne reçoivent pas selon leurs besoins, alors que des détenteurs de capitaux gagnent beaucoup plus qu'ils ne méritent.

Des suicides en séries dans des entreprises parce que des chefs de service ont la consigne de mettre la pression pour instaurer une sélection naturelle qui n'épargnera que les plus solides en vue d'une meilleure rentabilité.

Des suicides de paysans qui ne fixent pas eux-mêmes leurs prix de vente en fonction du coût de la production. Ils sont asservis par le biais des prix imposés par les firmes de la grande distribution alors que l'élevage et la culture nécessitent d'importants investissements. Les machines sont coûteuses et doivent être régulièrement renouvelées si le producteur veut rester compétitif. Les paysans sont donc contraints de s'endetter et beaucoup de ceux qui persistent dans leur métier survivent en se versant un salaire insuffisant à leurs besoins personnels.

La menace de chômage ne tue pas toujours, mais c'est une peur avec laquelle, souvent, il faut vivre toute une vie. Même les retraités la ressentent encore quand c'est au tour de leurs enfants d'être menacés. Et c'est véritablement un terrorisme car des employeurs savent bien l'utiliser pour convaincre leurs employés de travailler plus pour gagner moins ou afin de semer la zizanie lors des

actions de contestations engagées par les salariés : « Votre grève va faire chuter les commandes. On va devoir mettre la clé sous le paillason. C'est la crise . » Il semblerait que l'économie soit toujours en crise.

Les miséreux eux aussi tuent, lorsqu'ils se révoltent. On peut se rappeler comme exemple emblématique la tête du gouverneur de la Bastille, promenée au bout d'une pique dans les rues de Paris en 1789.

...
...

Libre à chacun de compléter l'inventaire. L'ordre de cette liste n'exprime aucune priorité. Il n'est dû qu'à la nature discursive du langage qui ne m'offre pas le moyen de placer chacune de ces rubriques en tête.

Le terrorisme économique est aussi vieux que l'histoire de l'humanité. (On ne sait pas ce qui se passait aux temps préhistoriques.) Les systèmes des richesses ont changé, mais les richesses furent toujours aussi mal distribuées. Dans l'Antiquité les victimes étaient les esclaves ; il leur est arrivé de se révolter et de réussir à terroriser leurs propriétaires. On peut en dire autant des esclaves noirs des temps modernes. Et en France l'esclavage ne fut définitivement supprimé qu'en 1848.

Le sort des serfs au Moyen-âge ne montrait guère de progrès. *Esclave, serf*, les deux mots sont issus de *servus*, l'esclave romain, et les conditions de misère sont quasiment identiques.

Sous l'ancien régime, les paysans vivaient dans la misère et sans aucune instruction. Ils ont retourné la violence contre leurs agresseurs dans les jacqueries.

Puis ce fut l'ère du capitalisme. Tout a été dit à propos des violences inhérentes à la condition ouvrière du XIX^e siècle. Dickens, en Angleterre, nous a montré dans ses romans la hideur des quartiers ouvriers, leurs vies déplorables ; Balzac, chez nous, nous a fait miroiter le train de vie fantastique des banquiers et des chefs d'industrie. Zola, dans *Germinal* nous laisse imaginer les violences sauvages qui pouvaient s'exercer dans les révoltes ouvrières. Au XX^e siècle les espoirs suscités par le Front Populaire ont resurgi après la guerre, au temps du Gouvernement Provisoire de la République Française (G.P.R.F.), présidé par de Gaulle et auquel participa Léon Blum. Ce gouvernement accorda aux femmes le droit de vote, créa la Sécurité sociale, les Allocations familiales... La misère cependant continuait à s'étaler bien en évidence. L'abbé Pierre intervint en faveur des mal logés. Dans les années 50-70 du siècle dernier, dans la banlieue « rouge » affluaient encore des immigrants issus principalement des anciennes colonies sahéniennes. Mais ils vivaient dans des conditions lamentables. Le Stade de France est construit à l'emplacement d'un bidonville occupé par des Portugais. La population ouvrière dans son ensemble n'a pas connu le consumérisme que rejetaient les étudiants en 68. Tout était trop cher. Et la grève des travailleurs s'est calmée quand les Accords de Grenelle ont augmenté le S.M.I.G. de 30 % et les autres salaires de 10 %.

Et maintenant ? A l'heure où j'écris les Gilets jaunes tiennent encore des ronds-points. Les violences, encore une fois, se sont retournées contre les riches ou ceux qui les représentent. Des magasins de luxe ont été pillés, une préfecture attaquée. Alors les autorités se sont décidées à distribuer quelques dizaines d'euros par-ci, par-là. Les décideurs : des industriels, des banquiers, des énarques qui n'auraient pas assez d'un mois de S.M.I.C. pour s'acheter une paire de chaussures mais qui croient qu'il va suffire d'une augmentation de 100 euros par mois pour que les smicards puissent satisfaire à leurs besoins.

Les Gilets jaunes peuvent rester longtemps encore. Marx et Engels ont théorisé un système où la cupidité économique n'aurait pas sa place et donc ne pourrait plus terroriser le peuple. Mais les mises en pratique ont été devoyées en dictatures sanguinaires. Alors... A quand la vraie révolution ? Celle qui procédera à une véritable répartition des richesses : d'abord à chacun selon ses besoins, ensuite à chacun selon ses mérites. Qui sait ? A notre époque tout va tellement vite.

Des progrès sont observables. Bien que les inégalités s'accroissent l'extrême pauvreté diminue : La Banque mondiale nous apprend qu'en 1981 44 % de la population mondiale vivaient

dans l'extrême pauvreté, 10 % en 2015.

2) Le terrorisme politique : les conquêtes et les guerres.

L'appauvrissement des ressources d'un sol ou le surpeuplement furent au cours de l'histoire des causes d'émigrations, la plupart du temps accompagnées de guerres. Ces causes sont excusables et la violence ne vient pas toujours des migrants. Nous connaissons des migrations économiques du même genre à notre époque. L'actualité nous montre que ce genre de mouvements de populations peuvent et doivent être traités pacifiquement. A quoi bon utiliser la violence contre des civils désarmés, hommes et femmes, enfants, qui affluent chez nous, démunis de tout excepté de leurs compétences dont ils veulent nous faire bénéficier. Lorsque c'est la pauvreté qui pousse des hommes à quitter leur pays on peut difficilement parler de cupidité. On peut parler de la cupidité d'un dictateur sanguinaire que ses sujets fuient. Les victimes en ces deux cas sont ceux qui fuient et non les habitants du pays où ils se réfugient.

Pour ce qui concerne mon propos je veux parler d'invasions et de conquêtes.

La politique des monarchies européennes était de posséder les territoires les plus vastes et de régner sur le plus grand nombre possible de sujets pour s'enrichir. Ce qui fait qu'un monarque qui a un territoire plus vaste est plus puissant, c'est qu'il a plus de richesses. Il en fut ainsi depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la fin des monarchies absolues après la première guerre mondiale. L'Europe fut le champ d'une guerre jamais achevée et toujours ranimée par la cupidité des princes. L'ère des démocraties n'apporta pas la paix car un nouveau fléau pollua la politique : le nationalisme. Je retiens deux définitions du Petit Robert :

« 1° *Exaltation du sentiment national ; attachement passionné à la nation à laquelle on appartient, accompagné parfois de xénophobie et d'une volonté d'isolement.* **V. Chauvinisme, patriotisme.** [...] »

2° *Doctrine fondée sur ce sentiment, subordonnant toute la politique intérieure au développement de la puissance nationale et revendiquant le droit d'affirmer à l'extérieur cette puissance sans limitation de souveraineté.* »

On sait où le nationalisme au second sens a mené l'Allemagne nazie : la destruction de l'Europe, des peuples affamés, torturés, déportés, des génocides et finalement la destruction de l'Allemagne elle-même (à quoi ressemblaient Berlin ou Dresde en 1945 ?) et à sa division en deux, le pays ainsi que sa capitale.

A l'heure où j'écris ces lignes le nationalisme au premier sens relève la tête un peu partout dans le monde et en particulier dans les pays européens. Certains de ceux-ci se sont donné récemment un pouvoir nationaliste en affirmant leur xénophobie, voir leur racisme, en proclamant leur identité (ou une prétendue identité), et en agitant les vieilles angoisses contre les immigrés que l'on présente comme des conquérants ou des islamistes. Personne, me semble-t-il, parmi les personnalités au pouvoir en Europe n'ose encore se prétendre nationaliste au second sens. Mais cela viendra si jamais ce genre de politique se généralise et réussit à se faire admettre dans la majorité populaire par le biais de promesses alléchantes. Il n'est pas exclu que les extrêmes droites l'emportent aux élections européennes. Les mouvements nationalistes ont tellement progressé qu'ils menacent de prendre le pouvoir dans tous les pays de l'Union Européenne. Alors il n'y aura plus d'Union Européenne. Les égoïsmes nationaux et la cupidité des dirigeants n'auront plus de freins. Ce sera comme avant. Rien n'empêchera l'Europe de redevenir champ de bataille.

La guerre c'est le terrorisme ultime. Relisez les livres d'histoire. Imaginez ce qu'ont vécu les habitants des Ardennes, de la Thiérache, de la Belgique ou du Luxembourg au passage des armées nazies en 1940. Imaginez la peur de ces populations engagées sur les routes, emportant ce qui leur était le plus précieux, sans refuges, marchant souvent sans savoir où aller, bombardées par l'aviation ou les chars ennemis. Et cette terreur devait devenir mondiale. La guerre fut toujours un fléau

dévastateur : fermes et villages pillés et brûlés, récoltes saccagées, villes incendiées, populations torturées et assassinées, armées décimées. Et la guerre moderne, c'est le terrorisme absolu, le massacre de l'humanité. Sans compter les désastres écologiques.

Le terrorisme idéologique

Les invasions nazies ou les conquêtes coloniales correspondent à ce que j'ai appelé la violence de la cupidité parce qu'elles s'emparent de territoires pour les piller et exploiter leurs ressources au détriment des autochtones, mais elles ressortissent aussi au terrorisme idéologique. Il faut en effet justifier les conquêtes et les profits éhontés de la domination. C'est à cela que sert l'idéologie, au troisième sens dans le Petit Robert :

« **Idéologie** [...] 3° (Fin XIX° ; vocab. Marxiste). Ensemble des idées, des croyances et des doctrines propres à une époque, à une société ou à une classe. »

C'est en s'appuyant sur leurs théories racistes que les nazis ont opéré des violences qui vont bien au-delà des exigences de la guerre : ségrégations, déportations, tortures et génocides des populations qu'ils estimaient de sous-hommes, les Juifs, les Tsiganes, les Slaves...

L'idéologie est souvent une religion. Le Djihad relève de cette catégorie de terrorismes, comme autrefois en Europe les croisades, les guerres de religions, la Saint Barthélémy ou la « sainte » Inquisition.

Il existe aussi des idéologies laïques. La Révolution française devint terreur en août et septembre 1792 et surtout sous l'influence de Robespierre et de son Comité de Salut Public, en 1793-94, elle massacra en Vendée, à Lyon, et ailleurs des populations qui n'étaient pas, au départ particulièrement contre-révolutionnaires³. Pourtant Robespierre avait des idées très intéressantes : l'abolition de l'esclavage, le suffrage universel, le vote des comédiens même, et des Juifs. Mais cette idéologie de gauche, comme on dirait maintenant, portait un poison en soi : le concept de pureté du peuple. Et on assassina, le plus souvent après une simagrée de jugement tout ce qui était soupçonné d'être capable de trahir le peuple. Que le peuple, rien que le peuple ! C'était la terreur non seulement à cause de la guillotine, mais aussi parce que chacun avait peur de chaque autre. Celui qui condamnait au nom du peuple craignait sans cesse d'être condamné au nom du peuple. Ce fut aussi le sort des révolutions marxistes qui virent leurs idées généreuses engendrer des dictatures sanguinaires, comme celle de Staline, de Pol Pot et de bien d'autres.

Au commencement de cet article j'annonçais que j'allais dire ce que tout le monde sait. J'ajoute ce que tout le monde vit, celui qui reçoit les coups comme celui qui les donne. La violence et son cortège de terreurs s'est rappelée à nous particulièrement au cours des manifestations des Gilets jaunes. Cette insurrection agite un faisceau de plusieurs terreurs populaires. Les manifestants sont victimes de la cupidité des possédants et des dirigeants qui les soumet à une répartition inique des richesses, victimes d'une idéologie libérale qui impose la pauvreté pour rembourser des dettes dont ils ne sont pas responsables ou maîtriser une crise économique qu'ils n'ont pas provoquée. On leur prescrit des privations au nom d'une écologie qu'ils ne demandent pas mieux de soutenir dans la mesure de leurs moyens, quand ils ont des moyens. Ils sont les dupes des idéologies extrêmes qui

3 Cf. Alain Gérard «Par principe d'humanité... » *La Terreur et la Vendée*. Fayard 1999.

soufflent sur les braises afin de renverser un pouvoir qui leur a échappé de justesse aux élections ou pour les faire se retourner contre des émigrés encore plus malheureux qu'eux. Enfin ils sont victimes des casseurs-cogneurs-pilleurs qui défigurent leur mouvement et les rabaisent au niveau de la délinquance.

Cependant s'il n'y avait pas eu de la casse, auraient-ils obtenu des miettes ?

Je vois aux ronds-points et dans les rues de nos villes des Gilets jaunes, certes ; de fait ils me montrent la France, l'Europe ; bien plus, ils sont emblématiques de l'humanité victime de ses terrorismes, affectée de maux que les hommes imposent aux hommes.

La souffrance et la mort font partie de la condition humaine sise dans un univers fait de commencements et de fins, d'agrégations et dislocations ; il est cependant évident que la vie des hommes serait beaucoup plus douce si elle n'était endeuillée que par les accidents naturels.

Ont-ils en eux-mêmes une puissance démoniaque qui les rend incapables de renoncer à se détruire par eux-mêmes ? le mal est naturel en eux, il existe toutefois une solution culturelle pour l'étouffer : le contrat social. Dans le cadre du contrat social la raison trouve les moyens de légiférer et de sanctionner pour que l'homme ne soit pas un loup pour l'homme.

Rien n'est jamais acquis, mais il y a des progrès. Il faut lire l'histoire pour les voir et espérer.

Gilbert NANCY

février 2018